Perspectives pour une histoire comparée des pensées raciales

Il y a un peu plus de trente ans, un colloque sur l'idée de race était organisé. En trois décennies, force est de constater que l'apport historiographique sur ce sujet a été modeste. Nous sommes, en effet, peu nombreux à nous être intéressés à la question raciale, alors que l'historiographie anglo-saxonne a réservé une grande place à cette thématique. La raison de cette discrétion historiographique tient notamment à la survivance d'un certain nombre de mythes, le mythe d'une France antiraciste ou encore celui d'une France républicaine au sein de laquelle auraient primé les valeurs universalistes d'égalité et de respect des droits de l'homme¹. Mais les historiens sont là pour démythifier l'histoire.

Les études antérieures montrent en effet que la notion de race a été largement présente dans la culture française des XIX^e et XX^e siècles. On peut en cerner la genèse au sein de la pensée naturaliste du XIX^e et du premier XX^e siècle², ainsi que dans les années 1860, lorsque s'institutionnalise l'anthropologie raciale, elle est au cœur d'une nouvelle vision du monde, forgée par les savants. Elle donne ainsi lieu à un véritable paradigme scientifique qui se diffuse dans la société fin de siècle et connaît de nombreux usages tant scientifiques que politiques³. L'idée de race a su se renouveler au gré des avancées scientifiques du moment, sortir du champ purement scientifique pour se diffuser dans d'autres espaces intellectuels, donner naissance à d'autres thématiques (la psychologie raciale notamment), et ses usages, scientifiques, politiques, littéraires, ont été nombreux. Dès lors, écrire son histoire n'est pas seulement étudier une notion scientifique en tant que construction intellectuelle et sociale⁴, ni seulement s'intéresser à une discipline scientifique ou parascientifique – l'anthropologie raciale –, mais nous amène à entreprendre l'histoire d'une véritable «pensée raciale» qui, comme l'avait énoncé Hannah Arendt, a dominé les sociétés occidentales pendant plus d'un siècle.

L'idée de race a montré une belle longévité durant deux siècles. Il apparaît donc nécessaire d'en poursuivre l'étude dans le temps long des XIX^e et XX^e siècles, de sa genèse, quelques décennies avant son institutionnalisation dans la deuxième moitié du

¹ Carole REYNAUD PALIGOT, Usages coloniaux des représentations raciales, dans: Cahiers d'histoire 99 (2006), p. 103–110.

² Voir notamment les travaux de Claude BLANCKAERT. Pour les références bibliographiques voir Claude BLANCKAERT (dir.), Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860–1940), Paris 2001.

³ Carole REYNAUD PALIGOT, La République raciale. Paradigme racial et idéologie républicaine 1860–1830, Paris 2006.

⁴ La polysémie du terme «race» ne doit pas empêcher des approches tant diachroniques que synchroniques. Encore faudra-t-il toujours prendre le soin de cerner son sens, d'en écarter les usages exclusivement culturels pour privilégier l'étude des pensées essentialistes impliquant un déterminisme biologique.

XIX^e siècle, jusqu'à aujourd'hui. Dans les premières décennies du XX^e siècle, les apories de l'approche classificatoire à critères anthropométriques n'empêchèrent pas la notion de race de se ressourcer régulièrement par la réinterprétation des acquis de la modernité scientifique (notamment la sérologie et la génétique). La notion de race sut aussi sortir du champ purement scientifique pour se diffuser dans d'autres espaces intellectuels et conserva sa prétention à la scientificité jusqu'aux années 1960–1970. Elle eut comme corollaire une vision différencialiste et inégalitaire de l'altérité. Ces représentations gardèrent une place de choix dans les sciences humaines et sociales à travers les notions de psychologie des peuples et de caractère national toujours largement mobilisées dans bien des analyses destinées au grand public. Elle est restée présente jusque dans les années 1950 dans les milieux les plus académiques : dans les revues savantes, à l'Université ou encore à l'Institut d'études politiques de Paris et jusque chez les poètes de la négritude⁵. Et même lorsque la science a invalidé la notion de race, celle-ci a persisté sous des habillages différents et euphémisés⁶.

Il paraît également nécessaire d'en continuer l'histoire non plus seulement dans l'espace hexagonal mais dans l'espace mondial, à travers une approche comparative. Les vertus de l'histoire comparée ne sont plus à démontrer. Longtemps délaissée par l'historiographie française, elle a connu ces dernières années un renouveau d'intérêt, même si elle reste encore peu pratiquée. Elle a notamment été féconde dans le champ des études migratoires, de l'histoire des constructions nationales ou encore en histoire culturelle⁷.

Quelques jalons de cette histoire comparative peuvent d'ores et déjà être posés. Afin de mieux comprendre ce phénomène qui a joué un rôle majeur au sein des sociétés occidentales pendant près de deux siècles, il convient d'étudier les conditions sociales et politiques qui ont permis l'émergence et la longévité de la notion de race ainsi que l'évolution de son sens et de ses usages selon les contextes historiques. Analyser la construction des catégories raciales au sein du monde savant, c'est restituer la spécificité des contextes au sein desquels elles ont vu le jour, les auteurs qui les ont forgées, les acteurs à qui elles furent utiles, ou encore les usages auxquels elles ont donné lieu.

⁵ Carole REYNAUD PALIGOT, *Races, racisme et antiracisme dans les années 1930*, Paris 2007.

⁶ Jean-Pierre CHRÉTIEN, Gérard PRUNIER, *Les ethnies ont une histoire*, Paris 2003; Jean-Loup AMSELLE, Elikia M'BOKOLO, *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Paris 2003; Dominique PLANCHE, *Généalogie du génocide rwandais. Hutu et Tutsi: Gaulois et Francs?*, dans: *Les Temps modernes* 582 (1995), p. 1–58.

⁷ Voir notamment les études de Nancy L. GREEN, *L'histoire comparative et le champ des études migratoires*, dans: *Annales ESC* 6 (1990), p. 1335–1350; *Religion et ethnicité. De la comparaison spatiale et temporelle*, dans: *Annales HSS* 1 (2002), p. 127–144; Lucette VALENSI, *Retour d'Orient. De quelques usages du comparatisme en histoire*, dans: André BURGHIÈRE (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris 1990, p. 307–316; *L'exercice de la comparaison au plus proche, à distance: le cas des sociétés plurielles*, dans: *Annales ESC* 6 (1990), p. 27–30; Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e–XX^e siècle*, Paris 2001; Gérard NOIRIEL, *La tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe*, Paris 1991; Roger BRUBAKER, *Citoyenneté et nationalité en France et en Allemagne*, Paris 1997; Christophe CHARLE, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris 2001; ID., *La crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne 1900–1940. Essai d'histoire comparée*, Paris 2001.

Les processus d'institutionnalisation d'une discipline au sein de l'espace mondial méritent attention. Nombreux furent les pays qui dans les années 1860–1890 connurent une institutionnalisation de l'anthropologie raciale à travers la constitution de sociétés d'anthropologie (la première société d'anthropologie naît à Paris en 1859, bientôt suivie par celles de Londres, Moscou, Vienne, Berlin, Rome, Tôkyô, etc.), l'apparition de revues savantes, la publication d'ouvrages et le développement de cours d'anthropologie au sein des universités. S'interroger sur la signification de la création simultanée de ces sociétés savantes, c'est étudier leurs similitudes et leurs différences en termes d'effectifs, d'organisation, d'enseignement et de recherche, de processus d'institutionnalisation, à la lumière des spécificités des contextes historiques, intellectuels, sociaux et politiques. Cette science des races connut très vite une dimension transnationale: l'étude des congrès et revues internationaux, les correspondances privées, les comptes rendus d'ouvrages, les traductions permettent d'identifier les échanges, les transmissions, les »transferts« (Michel Espagne et Michael Werner) et les influences au sein des communautés anthropologiques et de mesurer ainsi l'existence d'une véritable raciology internationale.

Dans le contexte de rivalités entre les sociétés impériales des XIX^e et XX^e siècles, les théories raciales semblent avoir joué un rôle important, mais peu étudié, dans la construction des imaginaires nationaux, dans l'affirmation identitaire liée à la construction des États-nations, donnant lieu à des usages patriotiques et nationalistes. Les tensions, les rivalités, les affrontements ont renforcé et durci le discours scientifique, tandis que la science a été largement mobilisée pour légitimer les oppositions et les conflits.

Tout discours sur l'Autre, toute manière de concevoir et d'interpréter les différences humaines tant physiques que culturelles, possède une signification politique. L'exemple français a montré l'inscription de cette science des races au sein de l'idéologie républicaine, et l'étude de ses usages a également mis en avant de fortes implications politiques. Il s'agit donc non seulement de l'histoire d'une nouvelle science qui émerge dans les années 1850 en Europe de l'Ouest, mais aussi d'une étude socioculturelle d'un phénomène aux dimensions politiques manifestes, d'une étude des liens entre science et politique, des relations entre une notion savante et ses usages politiques. Si le concept de pensées raciales s'impose au pluriel, c'est notamment parce qu'on ne peut confondre les conceptualisations savantes des anthropologues républicains avec l'anthropologie raciale nazie, pas plus que leurs usages politiques respectifs, et c'est donc bien l'étude des contextes intellectuels, sociaux et politiques qui doit être mobilisée pour comprendre l'émergence de ces différentes pensées raciales. Car si les autres sociétés occidentales ont connu l'essor de pensées raciales qui rappellent en bien des points le cas français, ces dernières n'ont pas connu le même destin, et leurs usages politiques ont différé. Dans certains États, cette pensée s'est exprimée à travers l'opposition race blanche/race de couleur, et ses usages ont été avant tout coloniaux, donnant lieu à des politiques plus ou moins ségrégationnistes, tandis que, dans d'autres, l'antisémitisme a été omniprésent, devenant un antisémitisme d'État aux dramatiques dimensions purificatrices et exterminatrices. En croisant l'histoire des sciences avec l'histoire sociale, politique et culturelle, l'histoire comparée des pensées

raciales peut permettre de comprendre le rôle qu'a joué la science dans les dérives des pensées universalistes vers des représentations inégalitaires de l'altérité, représentations qui ont justifié la mise en place de politiques discriminatoires au sein des États des XIX^e et XX^e siècles⁸.

Les contributions présentées lors de cet atelier: »Tous les hommes sont-ils égaux? Histoire comparée des pensées raciales 1860–1930«, illustrent la diversité des usages scientifiques et politiques de la notion de race dans des sociétés aussi diverses que l'Allemagne, le Brésil, le Cameroun, la France, le Japon, Madagascar et le Sénégal, dans un contexte d'essor des nationalismes et de l'impérialisme colonial, montrant ainsi que la notion de race a non seulement participé à la construction du discours colonial en légitimant les pratiques, mais qu'elle a aussi été largement mobilisée dans la construction et l'affirmation des identités nationales.

Céline Trautmann-Waller évoque quelques-uns des usages scientifiques au sein de disciplines particulièrement dynamiques durant la seconde moitié du XIX^e siècle: la philologie, la linguistique et l'ethnographie. Ces débats nous révèlent l'importance des échanges intellectuels non seulement entre disciplines, mais également entre les différentes nations, notamment entre l'Allemagne et la France. Derrière ces débats scientifiques pointent vite les enjeux politiques, une vision élitiste et aristocratique oppose les théories de Gobineau à celles d'August Pott, qui préfère croire en l'unité et la perfectibilité de l'espèce humaine; dans le contexte de la guerre franco-prussienne de 1870–1871, les analyses d'Ernest Renan et de Moritz Lazarus diffèrent quant au rôle de la langue dans la détermination de l'identité nationale.

C'est dans le même espace, l'Allemagne et la France, qu'Agnès Graceffa évoque un autre débat scientifique, la question de la composante raciale des deux nations à travers l'analyse du peuplement dit germanique au très haut Moyen Âge chez les historiens de l'entre-deux-guerres. L'usage de la notion de race par les historiens montre leur prise de distance avec la raciologie. Cependant, si la biologie s'efface devant la culture, les contaminations ne sont pas inexistantes, notamment chez les historiens allemands, ni les implications politiques, notamment en France, où histoire rime avec patriotisme. La thèse du mélange précoce des populations soutenue par les historiens français conforte ainsi leur logique de concorde nationale tout comme leur volonté de s'opposer aux usages politiques de la raciologie en Allemagne, et leurs analyses demeurent empreintes d'un certain essentialisme qui ressurgit à travers les notions d'âme ou de tempérament national.

Benoît Larbiou aborde un autre usage scientifique en France en montrant l'emprise croissante de la notion de race au sein du champ médical des années 1930 et en posant la question de ses enjeux sociaux dans un contexte de fermeture de la profession et de radicalisation politique.

Trois autres contributions abordent plus spécifiquement les enjeux politiques au Brésil, au Japon et à Madagascar. Armelle Enders lève le mythe d'un Brésil antiraciste en évoquant la mobilisation du facteur racial pour expliquer la suprématie et le dyna-

⁸ Une première étude comparative a été entreprise: Carole REYNAUD PALIGOT, *L'Internationale des raciologies. Race et identité nationale en France et aux États-Unis 1860–1930*, à paraître.

misme du sud du pays, mais aussi la politique de blanchiment menée à travers une immigration massive de populations européennes.

Arnaud Nanta évoque les enjeux politiques de l'anthropologie raciale au Japon en étudiant les débats sur les origines de la race japonaise et leurs liens avec la politique coloniale. Il montre les similitudes entre la raciologie japonaise et ses cousines occidentales: une institutionnalisation dans les années 1880 à travers la création d'une société d'anthropologie, le développement de l'enseignement au sein du Muséum et de l'Université, des méthodes, des outils, des débats communs, notamment la question des origines, qu'il évoque plus spécifiquement. Les usages politiques des débats scientifiques sont encore une fois établis, tout comme la contribution de l'anthropologie raciale à la construction des imaginaires nationaux. La thèse des origines métisses du peuple japonais défendue par les savants des années 1920 coïncide avec l'annexion de la Corée (1910); alors qu'il s'agit d'intégrer les populations coréennes annexées au Japon, le modèle des origines métisses des Japonais semble plus approprié et se substitue à celui de pureté de la race.

Marc Schindler-Bondiguel analyse les usages guerriers du concept de race dans le cadre de la domination coloniale. La racialisation des aptitudes militaires se traduit par la valorisation virile du soldat noir mais aussi par son assimilation à la primitivité. L'étude des résistances que l'administration manifeste face aux demandes croissantes de naturalisation des soldats malgaches après la Première Guerre mondiale confirme le rôle important qu'a joué cet outil juridico-administratif dans la volonté de l'État français de contrôler la composition ethnique de la nation française.

Les situations coloniales sont des espaces privilégiés dans l'étude des usages politiques des représentations raciales. Albert Gouaffo évoque la contribution d'une colonie, le Cameroun, à la construction de l'identité raciale allemande à l'époque Wilhelmiennne ainsi que le passage d'un racisme scientifique à un racisme populaire grâce aux institutions médiatiques, qui connaissent un grand essor à l'époque. Le discours racial n'est pas seulement mobilisé dans la construction d'une identité nationale en opposition à une altérité lointaine. Car si la hiérarchisation raciale est utile à la domination coloniale en affirmant la suprématie de la race blanche sur la race noire, elle est également activée à l'intérieur même d'un espace national en construction pour imposer la domination d'une population sur une autre. Mamoudou Sy retrace la construction idéologico-raciale du mythe des origines, mythe mobilisé par la communauté maraboutique qui prend le pouvoir en Sénégambie à la fin du XVIII^e siècle. Le dualisme racial vient ainsi renforcer des distinctions culturelles. Quelques décennies plus tard, l'administration coloniale participe à la construction savante de ce mythe et l'utilise dans sa stratégie de conquête et de domination coloniales.

Que soient remerciés tous ceux qui ont contribué à la réalisation et à la publication de cet atelier, Werner Paravicini, ancien directeur de l'IHA, Stefan Martens, directeur adjoint de l'IHA, Fabrice d'Almeida, professeur à l'université de Paris II, et Christian Ingrao, directeur du IHTP/CNRS, la Fondation pour la mémoire de la Shoah; les présidents des séances: Claude Blanckaert, Jean-Pierre Chrétien, Jean-Pierre Dozon, l'équipe de la rédaction de l'IHA. Un hommage tout particulier pour Claude Liauzu, qui nous a brutalement quittés quelques semaines avant l'atelier. Historien de la colo-

nisation, il s'était aussi intéressé à l'histoire du racisme en lui consacrant son séminaire de maîtrise à Paris VII ainsi que plusieurs ouvrages, dont »Race et civilisation« ou encore »La société française face au racisme«. Son absence à l'atelier a été d'autant plus cruelle qu'il se réjouissait à l'idée d'y participer et d'y retrouver plusieurs d'entre nous qui avons été associés à ses activités et initiatives en tant qu'historien et citoyen.